

Stella LOMSÉ



L'Iroko

ROMAN

Stella Lomsé

L'Iroko

© Stella Lomsé, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5506-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes parents T. & G.,
pour m'avoir inculqué force et persévérance.*

*Et à mes garçons, O. & K.,
grâce à qui j'ai l'envie de tout rendre possible.*

« Nous savons peu de choses,
mais qu'il faille nous tenir au difficile,
c'est là une certitude qui ne doit pas nous quitter.»

Rainer-Maria Rilke

« Quand les feuilles tremblent,
ce n'est pas l'affaire des racines. »

Wolé Soyinka

1

Ô douce catharsis

18 octobre 2010

Il était 8 heures 20. Éméfa allait encore rater son train. La jeune femme enfila sa veste tissée bleu marine et sortit sur le palier.

Bon sang. L'ascenseur était encore en panne ! Elle dévala l'escalier et sortit en trombe dans l'allée qui débouchait vers la gare. Oh, qu'est-ce qu'il faisait froid ! Elle remonta son col et rentra la tête dans les épaules.

Des véhicules au pas s'agglutinaient déjà en contrebas, au grand carrefour de la rue. Le tabac et l'agence bancaire ouvraient leurs portes. Devant son petit commerce, l'épicier déchargeait des palettes de réassort ; elle lui fit un signe de main rapide.

« Bonjour !

— Bonjour ma fille, cria l'homme. Ça va ? »

Il portait son éternelle doudoune grise sans manche. La boutique était ouverte 24 heures sur 24 heures, 7 jours sur 7. Le boutiquier vendait le liquide vaisselle trois fois plus cher. Mais ça dépannait.

Éméfa buta dans les roues d'une poussette et zigzagua entre les petits, accompagnés de parents ou de nounous qui descendaient le trottoir vers l'école maternelle en face de la gare. Au loin, on entendait une ambulance hurlante. Le véhicule devait gagner l'hôpital de la ville à un demi-kilomètre de là. La jeune femme entra dans la gare et se mit à courir : le train était à quai. Elle passa frénétiquement le bas de son sac sur le bip du tourniquet et eut juste le temps de bondir dans la rame.

Il allait faire beau. C'était déjà ça... Le Val d'Or baignait dans un camaïeu d'ocre et de vert. Les vitres du train laissaient apparaître un horizon troué de part en part par des grues géantes. Un projet de barres d'immeubles au centre du quartier.

Éméfa chercha des yeux une place où s'asseoir, mais c'était bondé. Elle resta debout et sortit son livre.

Peine perdue, elle n'arrivait pas à lire une ligne. Sa discussion de la veille avec Yann-Alrick la perturbait.

« Tu as appris ? lui avait-il demandé alors qu'elle venait à peine de s'asseoir à son bureau.

— Appris quoi ?

— Ma candidature est acceptée.

— Quelle candidature... ?

— Mais pour remplacer Phi !

— Tu avais aussi postulé pour remplacer Phi ? Je n'étais pas au courant !

— Ça s'est fait très vite, en fait. Ils sont venus me chercher. »

Bien entendu, encore une fois, elle se retrouvait freinée par sa condition de femme.

Mais en se levant ce matin-là, elle était décidée à en découdre ; ça n'allait pas se passer ainsi cette fois-ci. Pas celle-ci. Les premières raisons avancées par Phi avaient été : « Éméfa, vous devez encore faire vos preuves ! » ; puis après, « on ne peut pas se passer de vous dans l'équipe pour l'instant » ; et enfin, « là, vraiment, voyez-vous, vous êtes bien positionnée pour l'année prochaine ». Elle voyait très bien. Ils allaient l'entendre.

Le train entra sous le tunnel et s'arrêta. Éméfa se fraya un passage entre les colonnes compactes et mouvantes d'humains pressés et gagna sa tour au pas de charge. Et comme d'habitude, il y avait une file d'attente aux ascenseurs. Aux environs de 9 heures, impossible de monter dans les étages sans attendre indéfiniment au rez-de-dalle. Tout le monde arrivait en même temps ! Elle fulminait. À croire que plus elle approchait de l'*open space*, plus une sorte de douce rage l'oppressait. Quand enfin elle fut à son bureau au 18^e, elle tomba nez à nez avec Phi.

« Il faut qu'on parle, dit-elle.

— Bonjour, Éméfa, répondit son manager.

— Il faut qu'on parle. Maintenant, continuait la jeune femme.

— Ah bon ? Que se passe-t-il ?

— Ça ne peut plus durer comme ça... Tu savais, toi ! Mais pourquoi tu ne m'as pas prévenue ? »

L'homme d'une cinquantaine d'années parut étonné. En fait, il semblait amusé et étonné, les deux à la fois. Il repoussa ses lunettes de son index. Il portait toujours cette chevalière au sceau improbable... On aurait dit un phacochère.

« Je ne comprends pas... finit-il par répondre.

— Ça ne va pas se passer comme ça aujourd'hui, Phi. Tu ne comprends pas... Bien, je monte voir Stern. Je m'en vais le prévenir : je ne vais pas vous laisser faire. »

Phi fronça les sourcils en regardant la jeune femme s'éloigner. Elle posa ses affaires, ôta sa veste puis ressortit chercher l'accès aux escaliers. Elle monta à pied jusqu'au dernier étage de la tour qui en comptait vingt-et-un. Elle pénétra dans le bureau de l'assistante du D.G. et reprit son souffle.

Cette entreprise, elle y travaillait depuis cinq années en tant que chargée de communication externe. Le directeur général, elle avait dû le croiser à deux reprises, mais elle savait où le trouver. Elle s'était renseignée.

Elle passa deux bureaux en enfilade. L'assistante, qui avait dû l'entendre entrer, la rattrapa et s'interposa.

« Pardon, mais... Vous ne pouvez pas entrer !

— Laissez-moi passer... dit la jeune femme en progressant malgré tout.

— Attendez ! Qui êtes-vous ? » La secrétaire voulut retenir la jeune femme par le bras.

Éméfa se dégagea. Le haut de son corps était tendu, telle une tige de bambou prête à rompre. Les bras collés à ses hanches, elle toisa la secrétaire. « Vous, vous me touchez encore... », menaçait-elle.

La secrétaire recula d'un pas.

Dans le fond, à ce moment précis, elle était effectivement capable de déboîter le bras de cette vieille dame qui se tenait là, avec son air condescendant, dans sa robe chic aux manches trois quart, coupe de cheveux et maquillage impeccables,

ongles vernis écarlates. Elle lui aurait démis son poignet entouré de gourmettes étincelantes, et celui de n'importe qui d'autre, d'ailleurs. Une énergie sourde l'envahissait. Elle se sentait dans son droit, indestructible. Il fallait se battre ? Eh bien, elle allait tout casser !

Elle ouvrit avec fracas la porte de l'antre du directeur général de Back and Forth Bank.

D'abord aveuglée par une lumière évanescence, elle se sentit tomber dans un autre monde. S'était-elle trompée de lieu ? Non, c'était bien ici ! Elle resta saisie devant 150 mètres carrés de *zénitude*. Évidemment que c'était là : le lieu de contemplation de l'homme qu'elle cherchait. Endroit paisible, il contrastait avec le parfum de stress dans les étages plus bas. Ici, l'atmosphère était ouatée et lumineuse. Une odeur de tabac mêlée à du café flottait dans l'air et vous infusait de bien-être.

Les murs lambrissés portaient des toiles aux couleurs chlorophylles et bleues avec des reliefs rouges, le tout éclairé de leds. Qui avait peint ça ? Des spots encastrés au plafond répandaient une lumière chaude, à l'opposé de celle des néons blafards de son poste de travail. Elle mit du temps à localiser Stern, la pièce était immense. Elle passa un coin réunion : fauteuils en cuir damassé et table basse assortie dissimulaient ce qui devait être un Minibar. À travers l'extraordinaire baie vitrée panoramique en face d'elle, son regard plongeait au-dessus de la ville.

Il y eut des éclats de voix et l'assistante la devança bientôt en courant. Éméfa ne leur prêta pas attention. Ses pas à elle s'étaient ralentis et mordaient l'épaisse moquette gris clair chinée. Assis derrière son bureau, le directeur, impassible, écoutait la secrétaire tout en fixant la jeune femme. Elle devait lui expliquer ce qu'il venait de se passer. Éméfa se sentit soudain impressionnée par la stature de l'homme. L'espace d'une seconde, elle se sentit tel un frelon égaré. Le directeur avait l'air si flegmatique et sa fonction l'enveloppait d'une certaine aura.

Stern plissa les yeux, les mains toujours dans son dossier éclairé par une lampe de table en aluminium. La jeune femme se ressaisit :

« Monsieur Stern, bonjour. Je suis Éméfa Egbadja. Je travaille dans votre société depuis cinq années maintenant. Au même poste. Monsieur, je monte vous voir, car je me le demande : auriez-vous quelque chose contre les femmes ? »